

les ai toujours défendus, soutenus. Advienne que pourra. Quand ils auront pris ma peau, elle ne leur servira pas à grand'chose, et ils oublient, les malheureux ! que je laisse derrière moi ma femme et mes enfants. En somme, la situation est dangereuse.

Le père Trégan fit un signe de tête affirmatif.

—Je crois que la grève éclatera demain matin. Il doit y avoir une conférence ce soir chez Babylas. Les individus de Paris viennent parler. Babylas prête sa salle. Parbleu ! il n'y perd point, on boit tout le temps ! Ah ! tenez, patron, voulez-vous que je vous dise, vous avez toujours eu tort de mettre ce gremlin-là à la porte. Il est acharné après vous ! Et il finira par vous jouer un vilain tour. Seulement, je ne dis pas de mots, je ne fais pas de phrases, mais avant que l'on touche à un cheveu de votre tête, il y aura du sang versé, c'est sûr.

—Bien ! bien ! Trégan ! Je sais bien que je puis compter sur vous et aussi sur d'autres.

Le contremaître se gratta l'oreille.

—Si j'osais ? dit-il timidement.

—Si vous osiez quoi, Trégan ?

—Donner, non pas un conseil, je ne me permettrais point, mais un avis à mon directeur.

—Que voulez-vous dire, mon vieux compagnon ?

Le père Trégan prit son courage à deux mains.

—Eh bien ! à votre place, Monsieur le directeur, je partirais, je les laisserais se débrouiller, je prendrais le premier train avec ma femme et mes petits ! Et je les laisserais se débrouiller tout seuls ! Et ils seraient joliment attrapés, je vous prie de le croire.

M. Rouvray secoua énergiquement la tête.

—Jamais ! s'écria-t-il, abandonner mon poste, ce serait une lâcheté. Oh ! si je pouvais, si j'avais le temps de mettre ma femme et mes enfants à l'abri, oui, je le ferais. Mais jamais Germaine ne voudra partir, me laisser derrière elle.

—C'est que Mme Rouvray, fit Trégan, est une vraie femme du bon Dieu, tout de même. Mettez pour lors que je n'ai rien dit, Monsieur le directeur. Si la bombe éclate, ce que je crains, s'il y a du monde contre vous, il y en aura pour vous, il faut l'espérer, et chacun fera de son mieux.

—Ainsi, reprit le directeur en s'animant, ils refuseront le travail, et ensuite... Vous avez entendu leurs projets ?

Le contremaître haussa les épaules.

—Votre caisse, on prétend qu'il y a de l'argent dedans, que cet argent appartient aux ouvriers. En outre, de même qu'à Somain, il y a ici un stock considérable de charbon que...

—Que je ne puis parvenir à éculer, mais qui devrait témoigner de ma bonne volonté à l'égard des ouvriers, puisque, malgré un approvisionnement énorme, je continue à les faire travailler.

—Est-ce qu'ils comprennent ça ! On leur raconte que quand les stocks seront détruits il faudra travailler d'avantage et qu'alors on sera obligé d'accepter les conditions des ouvriers. Leur faire comprendre la vérité, est-ce possible !

—Ah ! je le sais, s'écria avec douleur M. Rouvray, on les affole. Ils sont condamnés à un dur travail, et on vient leur promettre le bien-être et la richesse ! Comment les malheureux ne se laisseraient-ils pas tenter ? Enfin, résumons nous, Trégan ! je reste ici. Cela ne m'empêchera point de prendre mes précautions, je vais de nouveau télégraphier à Douai pour avoir des troupes ! le préfet est prévenu.

—Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard, murmura Trégan en se retirant.

Le vieux contremaître avait raison, la situation était des plus tendues, des plus critiques.

Depuis de longs mois, nous l'avons dit, la mine était travaillée, et à cette heure, on pouvait récolter ce travail. La grève allait éclater ! où s'arrêterait-elle ? qui sait si l'on n'arriverait pas à la destruction complète de Mantoye !

Dans la salle enfumée de Babylas, ancien ouvrier mineur, il y avait foule.

Babylas, un broc d'étain à la main, courait de table en table, remplissant les chopes vides de cette bière aigre qui finit par taper sur le cerveau. L'ivresse est lente à venir, mais elle vient à la longue, mauvaise, féroce.

D'ailleurs, pour la presser, pour l'activer, Babylas n'y regardait pas en ces jours-là, grassement payé qu'il était à l'avance : Babylas troquait son broc d'étain pour un litre d'eau-de-vie blanche, du terrible genièvre qui activait promptement l'action de la bière.

Dans le fond, monté sur une estrade composée de quatre tables réunies, Walter Handel parlait.

Le génie de la destruction, de la perfidie, de la férocité, brillait dans ses yeux, contractant son visage.

Oh ! à cet instant, personne n'aurait pu reconnaître en lui le placide, le douxâtre Théodore Mindeau, correspondant de la *Morgen Post*, de Vienne.

Des mots de haine, de vengeance, des mots faits de bave et de

fiel se succédaient sur ses lèvres, troublant et enlevant les malheureux qui l'écoutaient.

Il parlait de la mort ! de l'égorgeement des riches, de ces riches, les auteurs de toutes les misères ! de ces riches qui vivaient de la faim des autres, des petits, et buvaient leurs larmes ! Il parlait aussi de la liberté, de la fraternité.

Cette prosopopée pouvait se résumer par ces trois vers, vieux déjà, éternels :

Liberté de mourir de faim,
Egalité dans la misère !
Et fraternité de Caïn !

Au pied de la tribune, Gotlieb buvait, suivant de l'œil son maître, prêt à bondir, comme un dogue enragé, à un signe de sa main.

Après Walter Handel, qui fut trois fois longuement acclamé, ce fut Babylas lui-même qui prit la parole, les manches retroussées jusqu'au coude, le tablier bleu sale à la ceinture : il désigna la victime que l'on devait immoler.

Un seul ennemi des ouvriers ! Un seul ennemi de la mine, le maître, le seigneur de Mantoye, M. Rouvray !

Il fallait tuer Rouvray ! On devait tuer Rouvray ! Son sang apaiserait tout : C'était le sacrifice expiatoire.

Encore une tournée de genièvre, avant de partir, pour donner du cœur au ventre des timides.

Et cette foule, abrutie, aveuglée, suivait Walter Handel et Babylas, et venait se ruer sur la maison de M. Rouvray.

La grille était fermée.

Ce fut Gotlieb qui, une barre de fer dans les mains, la fit sauter en quelques secondes. La porte oscilla sur ses gonds et brusquement s'ouvrit.

Oui ! mais derrière, Trégan se trouvait, le bras tendu, au bout de ce bras un revolver.

Et touché deux fois, au front et à la poitrine, l'énorme brute tituba, battit l'air de ses mains, et alla rouler inanimée sur le sol.

La foule furieuse ne s'arrêta point, elle lui passait sur le corps.

V — UNE AGONIE INFERNALE

Rien ne pouvait arrêter maintenant cette foule enragée.

L'ivresse montait à son paroxysme de rage.

Le coup de pistolet était un prétexte. Que lui importait la mort de Gotlieb ? il n'en manquait pas dans ses rangs d'autres Gotlieb pour l'exciter encore, pour la diriger dans l'œuvre de destruction !

M. Rouvray était dans son bureau.

Debout devant la cheminée, les bras croisés sur la poitrine, il attendait.

Quoi ?... La mort !

Il en avait la certitude intérieure.

Quelques instant auparavant une scène déchirante avait eu lieu. Trégan, s'échappant de chez Babylas, était accouru. Il savait bien ce qui allait se passer.

Il venait prévenir son directeur.

Plus de doute, il fallait aviser au plus vite ; les bureaux de l'administration allaient être envahis.

Et Mme Rouvray, ses enfants ! ne fallait-il pas les mettre en sûreté !

Est-ce que la foule, quand elle est ivre, lorsqu'elle est conduite au mal par des monstres, respecte quelque chose encore ? Est-ce que ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, l'enfance, est elle-même capable de l'arrêter !

Mme Rouvray ne voulait point quitter la maison... elle entendait, au moment du grand péril, se trouver aux côtés de son mari.

Et il avait fallu qu'il usât de son autorité, lui, l'homme, qu'il imposât sa volonté pour que la mère, emmenant ses petits, consentit à suivre Trégan, le contremaître, qui les conduisait à l'abri dans une maison voisine, chez les Merville, des voisins riches, qui n'avaient rien à craindre de la foule.

M. Rouvray avait embrassé sa femme avec le sourire sur les lèvres, alors que la mort était déjà dans son cœur.

—Ce n'est rien, mon amie, lui avait-il dit, un mauvais moment à passer, ils sont très excités, j'en conviens, mais ils m'aiment au fond. Je vais leur parler et ils rentreront dans le devoir. Dans quelques instants, je te rejoindrai.

Et il avait embrassé ses enfants.

Mais Pierre s'était cramponné à lui.

—Je veux rester !... Je veux rester !... cria-t-il avec des sanglots !...

L'enfance a de ces secondes vues...

Et pendant quelques secondes on n'avait entendu que les cris des deux pauvres petits.

Enfin ils avaient obéi.

Trégan les avaient emmenés tous les trois.

Et M. Rouvray avait poussé alors un profond soupir de soulagement.